

Interaction, ratés de l'intercompréhension et identité professionnelle: traces discursives du social¹

Recebido 22, fev. 2006/Aprovado 20, mar. 2006

Marty Laforest

Resumo

Depois de fazer um breve histórico do paradigma interacional nas ciências da linguagem, pretende-se demonstrar neste artigo a utilidade de se tomar como apoio para a análise interacional as pistas discursivas deixadas pelas "falhas na intercompreensão". Uma tal falha revela a não-coincidência das expectativas dos interlocutores e da interpretação que eles fazem daquilo que lhes é dito em uma dada situação. Dois relatórios de atividades produzidos durante uma reunião de trabalho numa maternidade quebequense são analisados. Os resultados mostram que a falha na intercompreensão deve-se, nessa situação, ao fato de que a locutora produtora dos relatórios – uma futura "parteira" ainda em formação – não possui o saber implícito compartilhado pelas parteiras efetivas e, por essa razão, não consegue selecionar adequadamente os elementos que devem constar do relatório. Essa apropriação incompleta do saber implícito é sinal de uma identidade profissional em processo de aquisição.

Palavras-chave: interação, análise da conservação, identidade profissional, saberes implícitos

¹ Cette recherche a bénéficié du soutien financier du Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada.

Nous l'en remercions.

De l'interaction à l'émergence d'un nouveau regard sur le discours

Le paradigme interactionnel a investi les sciences du langage à partir des années 1960 et aura transformé en profondeur, sinon notre perception du langage, du moins la manière dont on peut l'étudier, et surtout les questions auxquelles son étude est susceptible d'apporter des réponses. L'analyse de l'interaction, comme toutes les approches sociales du langage, suppose l'adoption d'un point de vue plus fonctionnel que formel sur la question ; sur ce plan, elle s'oppose à toutes les approches issues de l'impulsion donnée par Saussure au mouvement d'autonomisation de la linguistique fondé sur la célèbre dichotomie langue-parole. En effet, l'interaction n'est que parole, une parole toujours située dans le temps et l'espace, une performance indissociable d'une situation particulière. Les analystes de l'interaction s'intéressent donc peu aux particularités du système linguistique per se, d'où la méfiance des linguistes purs et durs à leur endroit. Ils se préoccupent davantage des actions que permet d'accomplir la parole.

Parmi les éléments qui concourent à des degrés divers à la naissance de l'intérêt des chercheurs en sciences du langage pour l'interaction, on pourrait citer les réflexions, dès les années 1920 (mais restées longtemps isolées), d'un Bakhtine (1977), qui fait du phénomène social de l'interaction verbale « la véritable substance de la langue » (1977, p. 136), ou encore le virage actionnel du langage amorcé dans les années 1950 par le philosophe Austin (1962), qui a ébranlé notre conception traditionnelle du langage vu comme un simple mode de transmission de pensées en montrant que parler, c'est agir sur autrui. Mais il faudrait sans doute évoquer d'abord et avant tout une préoccupation émergente dans l'ensemble du champ des sciences humaines dans les années 1950, devenue vague en ce début de 21^e siècle, pour ce qu'on pourrait appeler l'ordinaire, le quotidien et l'individuel, par opposition au caractère d'exception des grands événements historiques ou à l'ampleur des mouvements de masse traditionnellement étudiés par les sociologues. Entre autres sources de cet intérêt pour le « banal », on pourrait citer le questionnement du sociologue A. Schütz (1987) sur les conduites socialisées et sur l'élaboration de la pensée courante, dans laquelle l'intersubjectivité joue un grand rôle. Or, dès lors que les trajectoires individuelles et le quotidien devenaient des objets dignes d'intérêt pour le chercheur, la table était mise pour une problématisation scientifique des échanges langagiers. Comme le montre bien Filliettaz (2002, p. 11), l'intérêt pour le quotidien devait amener

« la question de l'organisation des activités sociales et de ses multiples points d'articulation avec les ressources langagières qu'elles mobilisent ».

Il importe d'insister sur le fait que l'analyse des interactions n'est pas, à l'heure actuelle, ancrée dans une discipline particulière. En tant que mouvement ou école, l'analyse conversationnelle et l'ethnométhodologie – qui en est proche – sont issues de la sociologie, et procédaient d'un questionnement sur la connaissance (SACKS, 1963) ou sur la construction et le maintien de l'ordre social (GARFINKEL, 1967). Dans la foulée de la redécouverte des thèses bakhtiniennes ou par affinité avec une vision plus sociale des phénomènes langagiers, certains linguistes se sont appropriés les concepts développés dans ces traditions sociologiques pour les adapter à leur pratique et à leur propre réflexion sur le discours ; ils ont conçu des modèles d'analyse qui arriment l'examen des pratiques interactionnelles à nos connaissances du système linguistique (c'est le cas notamment du modèle genevois d'analyse du discours – ROULET et al., 1985 ; ROULET ; FILLIETTAZ ; GROBET, 2001). Mais la psychologie sociale a également fourni son apport à notre compréhension de l'interaction (je pense tout particulièrement, dans le monde francophone, à la logique interlocutoire d'A. Trognon – cf. TROGNON, 1991 ; TROGNON ; BRASSAC, 1992). Bref, l'interaction est aujourd'hui un terrain multidisciplinaire situé au confluent de plusieurs traditions, ce qui contribue à l'enrichissement de la réflexion, mais ne manque pas de susciter quelque méfiance dans un monde universitaire qui reste attaché à la netteté du découpage des champs de compétence disciplinaire.

Le travail sur l'interaction verbale proprement dite est fondé sur la constatation de H. Sacks (1992) – considéré comme le fondateur de l'analyse conversationnelle – que les échanges de parole sont socialement organisés de manière séquentielle. Sacks est le premier à faire valoir l'intérêt d'un travail sur l'enregistrement de véritables échanges verbaux, transcrits de manière à conserver le détail de la circulation de la parole d'un interlocuteur à l'autre (ce qui inclut la prise en compte des pauses, des chevauchements de parole, des éléments prosodiques, etc.). Il s'agissait là, sur le seul plan méthodologique, d'une nouveauté. C'est à Sacks et ses collègues E. Schegloff et J. Jefferson que l'on doit la mise au jour de la « mécanique » conversationnelle (système de répartition des tours de parole – SACKS ; SCHEGLOFF ; JEFFERSON, 1974 –, concepts de paire adjacente et de dépendance conditionnelle – SCHEGLOFF, 1972) –, concept de « réparation » d'éventuels problèmes –

SCHEGLOFF; JEFFERSON; SACKS, 1977, entre autres). Mais tout analyste de l'interaction est également redevable au sociologue E. Goffman (1959, 1963, 1967), qui élabore, à partir de l'hypothèse que l'ordre social est un produit de l'interaction, le projet d'une microsociologie du quotidien. L'interaction est une guerre froide où il importe avant tout de faire bonne figure, dit Goffman (1959), qui a montré comment la préservation de l'image sociale et la nécessité de ne pas perdre la face (et par conséquent de ne pas la faire perdre à son interlocuteur) influencent grandement le choix et le mode de réalisation des actes de langage.

Issue et enrichie des apports successifs qui viennent d'être très succinctement rappelés, l'approche du discours interactionnel qui sera défendue ici est, bien qu'ancrée dans le linguistique, profondément influencée par la conception goffmanienne de l'interaction. Le discours est envisagé comme un « faire » langagier, une construction collective et progressive de tous les participants à l'interaction et comme un lieu de construction et de négociation constante du sens – le sens n'étant pas un « donné » préalable à l'interaction que la parole ne fait que transmettre – et des identités (qu'il s'agisse de l'identité familiale, professionnelle etc.).

L'un des principaux apports des analyses interactionnelles est la mise en évidence de la contrainte qu'exercent sur l'élaboration du discours les paramètres situationnels et le rôle social assumé par les interactants. En ce qui concerne les paramètres situationnels (indissociablement liés aux rôles sociaux), on peut donner l'exemple du caractère strictement privé ou public de l'interaction, qui change radicalement la manière dont certains actes de langage vont s'accomplir. Ainsi l'acte de reproche, dont les formes adoucies prédominent dans toute interaction publique, s'accomplit sous les formes les plus directes, voire brutales, entre pairs, en famille (LAFOREST, 2002, 2005), sans que cela s'accompagne d'une dégradation du climat. Les modes de prévention du conflit verbal diffèrent dans ces situations de ceux qui ont été mis en évidence par les théoriciens de la politesse (notamment BROWN; LEVINSON, 1987), dont les observations sont fondées sur des situations d'interaction moins privées.

Quant au rôle social, son importance ressort clairement des études sur les interactions institutionnelles, en milieu de travail par exemple. Ces études (voir DREW; HERITAGE, 1992) ont démontré depuis longtemps qu'une asymétrie fondamentale caractérise les interactions qui impliquent un interlocuteur in-

vesti d'un pouvoir conféré par l'institution et dont ne jouit pas son interlocuteur. L'asymétrie est double : sur le plan du pouvoir, mais aussi sur le plan du savoir, puisque dans ce type d'interaction, l'un des deux interlocuteurs est plus « savant », à quelque égard, que son interlocuteur. Ainsi, dans toute interaction professionnel/client, qu'il s'agisse d'une interaction médecin/patient, professeur/étudiant, vendeur/client, le rôle qu'a à jouer le professionnel et l'image qu'en a l'individu qui le consulte contribuent fortement au « formatage » de l'interaction. On observe ainsi une relative spécialisation des rôles (par exemple les rôles de questionneur et de répondeur), et un droit de parole inégalement réparti entre les interlocuteurs, mais il y a plus : le décalage des savoirs de l'expert et du profane fait en sorte que chacun construit ses interventions en fonction du degré de connaissance qu'il prête à son interlocuteur, l'interaction prenant peu à peu forme dans l'ajustement constant de chacun au savoir anticipé, peu à peu dévoilé, mais pas forcément pleinement saisi, de l'autre.

Si le virage interactionnel a permis de faire apparaître l'importance de tous ces facteurs dans la « mise en discours », il a aussi permis de montrer que le discours se situe en fait au centre d'une relation qui va dans les deux sens entre langage et social. Le discours n'est pas seulement informé, nourri, par les structures et les représentations sociales, il est également un agent important de la reconduction de ces structures et des relations de pouvoir, il contribue à asseoir les représentations, de même qu'il recèle la possibilité de les faire évoluer. Les relations de pouvoir et les identités qui sont mobilisées dans la parole et qui orientent la construction de nos interventions, sont aussi acquises dans et par cette parole. L'identité professionnelle, entre autres, peut être vue comme un produit, un résultat de multiples interactions du novice dans un milieu de formation, puis de travail. Être un professeur d'université ou un médecin c'est, entre autres choses, parler comme un professeur d'université ou un médecin, c'est-à-dire savoir quoi dire et comment dans l'ensemble des circonstances où cette identité professionnelle doit s'exprimer.² Le discours est donc manifestation du social et l'un des lieux les plus actifs de son élaboration et de son évolution.

² Comme le disait Goffman dans une perspective plus large (1959, p. 81), « to be a given kind of person, then, is not merely to possess the required attributes, but also to sustain the standards of conduct and appearance that's one's social grouping attaches thereto. »

Qui aborde les phénomènes liés à l'intercompréhension dans la perspective d'une construction collective du sens, dont l'interaction est à la fois le siège et le moyen, est forcé de prendre en compte cette part d'implicite injectée par le rôle social des interactants dans une certaine situation. En effet, chacun sait que l'interprétation du discours est le résultat d'un processus

très complexe faisant intervenir, outre la connaissance du code linguistique, le savoir partagé sur les plans référentiel, social, culturel, etc. – d'où l'incertitude du sens assigné, rares étant les énoncés parfaitement univoques. Et en raison même des multiples identités qui coexistent en chaque locuteur, il est forcé que l'intercompréhension soit minée par l'inévitable fausseté d'une partie des hypothèses que chaque interlocuteur formule sans cesse à propos des intentions de l'autre, au cours de son activité discursive, tant dans la parole que dans l'écoute (qui, on le sait, est tout sauf passive – voir LAFOREST, 1992).

Ratés de l'intercompréhension

Les aléas du processus d'interprétation sont en partie observables : les interlocuteurs discutent, révisent, négocient et ce faisant « fabriquent » le sens, et cela laisse des traces dans le discours. Les traces des « ratés » de l'intercompréhension sont particulièrement révélatrices. J'entends par « raté » tout ensemble d'éléments qui témoignent d'un certain malaise ou d'une relative inadéquation des interventions au cours d'une interaction ; le raté englobe la perception ténue (par l'analyste) d'un décalage quelconque entre les interlocuteurs - décalage en partie assimilable à ce qu'Auchlin (1990) appellerait un « malheur conversationnel » - tout autant que l'ensemble des phénomènes liés à la difficulté, pour un locuteur, d'attribuer un sens partagé à un énoncé *x*, malentendus et autres phénomènes dont les dénominations anglaises prenant la forme « mis-*x* » (*mishearings*, *misunderstanding*, *misrepresentation* etc.) montrent lexicalement la parenté. Le malentendu fut d'ailleurs pour moi un terrain d'expérimentation fertile (LAFOREST; VINCENT, 1999 ; LAFOREST, 2003). Mais le raté de l'intercompréhension est plus large et englobe toute perception dans le discours d'une difficulté d'arrimage entre les interventions des participants à l'interaction, quel que soit le nom qu'on lui donne.

Dans la mesure de son appréhension possible par l'analyste du discours, le raté de l'intercompréhension agit comme un révélateur, comme une loupe : il fait apparaître *a contrario* les mécanismes en jeu dans l'interprétation et la construction du sens et de ce fait peut servir à faire émerger une part de l'implicite social mobilisé lors de l'interprétation. Son étude permet d'intégrer pleinement toutes les implications du postulat de la construction interactive du sens.

C'est justement une difficulté d'arrimage qui sera mise en évidence dans l'analyse qui suit. La thèse que je soutiendrai est que la difficulté tient dans ce cas précis – qui à mon avis est représentatif de nombreuses situations – à une appropriation incomplète du savoir implicite associé à une identité professionnelle particulière – en l'occurrence celle de sage-femme –,

identité que les interactions telles que celles que j'analyse contribuent justement à faire progressivement acquérir. L'objectif poursuivi par cette étude de cas est de montrer l'utilité de l'ancrage de l'analyse dans le raté de l'intercompréhension, pour qui s'intéresse aux rapports d'interdépendance du discours et de la vie sociale.

Apprendre † rapporter un accouchement comme une pro

L'interaction analysée – la réunion hebdomadaire d'une équipe de travail – est tirée de données recueillies au Québec en 2003 dans une maison de naissance. La maison de naissance, où travaillent à l'heure actuelle presque toutes les sages-femmes québécoises, est un lieu d'accouchement et de consultations pré et post-natales, distinct de l'hôpital. On y accueille des femmes qui ne présentent aucun problème de santé et qui sont en quête d'une approche alternative de la périnatalité. La sage-femme assure l'ensemble du suivi de la grossesse, de l'accouchement et de la période qui suit la naissance.

La formation d'une sage-femme québécoise dure quatre années, dont les trois dernières se déroulent en grande partie en maison de naissance. Ces années de stage sont fondées sur une relation de compagnonnage, l'étudiante étant couplée à une sage-femme d'expérience qui assume le rôle de préceptrice. La stagiaire suit la préceptrice dans toutes ses activités de travail, qu'il s'agisse des consultations, des accouchements eux-mêmes ou des diverses réunions de travail et progressivement, après une période d'observation, elle accomplit sous supervision un nombre croissant de tâches.

C'est au cours des stages que peu à peu non seulement l'étudiante acquiert la compétence technique et communicationnelle essentielle à la pratique, mais forge peu à peu son identité professionnelle. Cette identité est particulière, en raison de l'histoire très singulière de la profession de sage-femme au Québec. Notre propos n'étant pas ici de rappeler cette histoire en détail, il suffira de dire que la sage-femme québécoise se définit essentiellement par opposition aux autres groupes de professionnels oeuvrant dans le domaine de l'obstétrique.³ Les sages-femmes sont pour l'instant très minoritaires sur ce « marché » de la périnatalité et elles incarnent une force de résistance et d'appel à la mobilisation contre la « compartimentalisation » et l'instrumentalisation croissantes des soins de santé. Elles se définissent donc par un certain nombre de valeurs qu'elles défendent et qui orientent leur pratique, notamment une approche holistique de la santé, l'importance accordée à la continuité des soins et la volonté d'empowerment de la cliente (REGROUPEMENT LES SAGES-FEMMES DU QUÉBEC, 1997).

³ Les sages-femmes « de village », présentes dans la tradition québécoise comme dans toutes les communautés, ont complètement disparu à mesure que l'hospitalisation des femmes devenait le standard en matière d'accouchement. La profession est aujourd'hui en renaissance et n'a obtenu la reconnaissance officielle de l'État qu'en 1999, ce que le Collège des médecins voit d'un très mauvais œil.

Comme toute identité professionnelle, l'identité des sages-femmes se révèle dans la maîtrise des « genres » discursifs attachés à la profession. L'un de ces genres – bien connu de tous les professionnels de la santé –, est le compte rendu d'intervention, qu'on peut considérer comme une variante du genre « présentation de cas », qui est bien documenté (voir entre autres Ende, Pomerantz et Erickson, 1995 ; Erickson, 1999). L'objectif du compte rendu d'intervention est généralement d'informer les collègues, ce qui se révèle nécessaire dans un certain nombre de circonstances, notamment lorsque le professionnel est membre d'une équipe qui évalue périodiquement le travail accompli et décide du suivi à donner à chaque dossier. Dans le cas des sages-femmes, le compte rendu d'intervention a souvent lieu au cours de la réunion hebdomadaire de l'équipe de travail de la maison de naissance, qui réunit sages-femmes, étudiantes sages-femmes et aides natales. Cette réunion est l'occasion, entre autres, de revenir sur les accouchements de la semaine.

La manière de rendre compte d'une intervention s'acquiert progressivement au contact des collègues expérimentés et fait rarement l'objet d'un apprentissage formel. La maîtrise du genre implique bien sûr celle de la structure du discours attendu, mais aussi et peut-être surtout la sélection adéquate des informations pertinentes dans la situation, cette sélection étant le résultat d'une compréhension très subtile du savoir partagé (le « ce qui va sans dire ») sans laquelle on risque de donner des informations superflues, et de ce qui fait l'intérêt d'une information dans le milieu concerné (sans quoi on risque de laisser de côté des informations essentielles).

La stagiaire commence à rendre compte des accouchements auxquels elle a assisté à partir du stage 3 – ce n'est donc pas une activité de débutante. Sa prise de parole à ce sujet au cours de la réunion est souvent planifiée d'avance avec sa préceptrice. Pour la future sage-femme, le compte rendu d'intervention est donc à la fois relation d'événements et mise en scène de soi en tant qu'individu compétent, en ce sens que la stagiaire construit son discours de manière à donner l'image d'une « vraie » sage-femme. Pour la préceptrice, la situation est pédagogiquement complexe, puisqu'elle doit gérer la présentation de la stagiaire, corriger au besoin certaines de ses interventions sans lui faire perdre la face devant l'équipe et assurer le fonctionnement adéquat de la réunion, qui doit suivre son cours normal.

La pré-analyse des comptes rendus d'intervention de la stagiaire au cours de la réunion avait pour but de rechercher des éléments de réponse aux deux questions suivantes :

[a] Y a-t-il des marqueurs du manque relatif de maîtrise du genre « compte rendu d'intervention » ?

[b] De quelle manière la préceptrice intervient-elle avec la stagiaire ?

Les données font clairement apparaître un « raté de l'intercompréhension », illustré par l'extrait 1.

Extrait 1⁴

Tour	L ^{eur}	Transcription	Commentaire
1	S.F. :	Bon : allez retour sur les accouchements	
2	Précep. :	Ah : [on en a deux	
3	Direct. :	[En y allant brièvement. [...]	
4	Stagi. :	Regarde, moi je peux j'en ai deux	<i>La stagiaire sollicite la parole</i>
5	Direct. :	Vas-y	
6	Précep. :	Les particula[rités	<i>Consigne claire</i>
7	Stagi. :	[OK Donc : une femme première grossesse : 36 ans bébé en siège jusqu'à 37 semaines. [Euh :	
8	Direct. :	[Version	<i>Interruption</i>
9	Stagi. :	donc traitement ostéopathe, homéopathie, puis : elle () puis les mains de Lucie, [...] de Marie-Anne [et du papa pour tourner le bébé	
10	Précep. :	[On a fait' une version	<i>Interruption</i>
11	Stagi. :	[...] elle a passé 24 heures ici, bébé en postérieur, bien en postérieur en antérieur il a fait' toutes les positions ce bébé-là pour essayer de se placer, puis finalement après 24 heures ici, le transfert à l'hôpital,	
12	Précep. :	Pour douleur [excessive au sacrum coccyx	<i>Interruption : précision techn.</i>
13	Stagi. :	[douleur excessive oui. Deux et péridurale, ça a été aussi long : [...] le bébé est sorti en pleine forme il a : huit livres, et deux :	
14	Précep. :	Huit livres	<i>Interruption : on rectifie</i>
15	S.F. :	Anté[rieur ?	<i>Demande de précision technique.</i>
16	Stagi. :	[Mettons huit livres oui huit livres	
20	Stagi. :	[...] donc bien l'accouchement ça s'est bien terminé en gros : puis là en post-natal : ben	
21	Précep. :	Non je veux juste par rapport à l'accouchement rajouter elle a eu un <i>coaching</i> inimaginable, par une infirmière qui a dit qu'il fallait qu'elle	<i>Interruption : on ajoute ce qui aurait dû être rapporté</i>

⁴ Les conventions de transcription sont données en fin de texte.

- accouche
 [plusieurs lignes de transcription]
 (rire) Bien en tout cas je veux juste dire ça là
 c'était particulier et l'autre chose particulière en
 post-natal il y a une autre affaire puis après ça on
 va terminer. (rire)
- 23 Stagi. : C'est [ça :
- 24 Précep. : [Je la laisse aller *On redonne la parole
à la stagiaire*
- 25 Stagi. : C'est que elle a eu : rétention des membranes :
 puis la masse elle a sorti en un gros caillot, [...]
- [...]
- 28 Précep. : (On l'a vérifié) le placenta
- 29 Stagi. : Donc : [...] C'est ça elle était très inquiète puis
 ça l'a :
- 30 S.F. : ()⁵ *Interruption*

(Corpus « Maison de naissance 2003 », act.7)

La trace du raté de l'intercompréhension réside ici dans le nombre anormalement élevé (par rapport à ce qu'on observe quand l'auteure du compte rendu est une sage-femme en titre) d'interruptions du discours de l'étudiante (« stagi. » sur la transcription) par la préceptrice (« précep. »), la directrice de la maison (« direct. ») ou une autre sage-femme (« S.F. »). On en compte six (tours 8, 10, 12, 14, 21 et 30), qui sont généralement le fait de la préceptrice (témoin comme la stagiaire de ce qui s'est passé, contrairement à la directrice de la maison), sans compter la demande de précision d'une autre sage-femme (tour 15). Il ressort assez nettement de ces interruptions que le compte rendu construit par l'étudiante n'est pas jugé satisfaisant par ses interlocutrices, et que l'insatisfaction tient à la sélection des événements à rapporter. C'est une sélection adéquate qui fait le compte rendu attendu dans les circonstances, et c'est ce qui le distinguerait de tout autre récit de cet accouchement, celui que pourrait en faire, par exemple, la nouvelle mère ou son conjoint. La relation attendue dans le cadre de la réunion de travail est celle qui permettrait aux collègues de comprendre comment et pourquoi un accouchement qui aurait dû se dérouler à la maison de naissance – donc sans médication ou intervention médicale particulières – s'est finalement terminé à l'hôpital, sous péridurale, et a connu une suite surprenante quelques jours plus tard. La nature des interruptions que subit la stagiaire fait donc apparaître en filigrane les « défauts » de son compte rendu.

⁵ Au tour 30, la stagiaire est de nouveau interrompue, définitivement cette fois. Elle ne reprendra plus la parole, bien que l'histoire de ce cas continue jusqu'au tour 46, l'accouchement ayant connu des suites inhabituelles qui sont discutées par la préceptrice et ses collègues, sans intervention de l'étudiante.

Ces défauts consistent en la relation de détails qui n'intéressent pas les collègues, car ils ne font pas partie de ces « particularités » du cas qui seules doivent être rapportées (comme l'indique la consigne explicitement donnée par la préceptrice au tour 6), et ne respectent pas l'exigence de brièveté du compte rendu formulée par la directrice de la maison au tour 3. En effet, une première information essentielle est ici qu'il y a eu version, intervention qui a pour but de remettre le bébé, avant l'accouchement, dans la position la plus favorable pour la naissance, lorsque cette position n'a pas été adoptée spontanément. Une mauvaise position du bébé (en siège) constituant une contre-indication à l'accouchement en maison de naissance souhaité par la future mère, le succès de la version est crucial. L'interruption par la directrice de la maison, au tour 8, est donc motivée par le souci d'aller directement à l'essentiel. Cette intention n'est manifestement pas saisie par la stagiaire, qui continue en 9 l'intervention amorcée en 7, en développant l'histoire de gestes thérapeutiques préalablement accomplis pour résoudre le problème. C'est ce qui entraîne l'interruption du tour 10, au cours duquel la préceptrice qui, elle, a bien saisi le motif de l'intervention 8, résume d'un ton sans réplique l'ensemble des événements en donnant le résultat de toutes ces manœuvres, déjà présumé par la directrice : « on a fait une version ». La stagiaire amorce ensuite le récit de la période de travail, particulièrement longue et au terme de laquelle la parturiente est transférée à l'hôpital. Encore une fois, elle accorde trop de temps à des informations non essentielles, la donnée importante, dans le contexte de l'évaluation du travail accompli, étant la raison du transfert, que l'interruption de la préceptrice au tour 12 vise à fournir. L'abondance de détails superflus caractérise encore la suite du récit de la stagiaire au cours de l'intervention 13 (qui a été coupée pour que la transcription n'occupe pas trop d'espace), interrompue une nouvelle fois en 14 par une rectification de la préceptrice.

Un mouvement inverse s'amorce cependant, alors que la stagiaire s'apprête à passer à la relation de la période postnatale. La préceptrice l'interrompt une fois de plus au tour 21, mais contrairement à ses autres interventions, il ne s'agit pas de résumer, de gommer les détails, mais au contraire de faire mention d'un événement complètement passé sous silence par la stagiaire et qui, de toute évidence (comme on peut le voir par l'introduction de l'intervention : « non je veux juste par rapport à l'accouchement rajouter », et plus encore par sa conclusion : « Bien en tout cas je veux juste dire ça là, c'était particulier »), faisait partie des éléments à mentionner absolument. Cet élément (qui n'apparaît pas dans l'extrait car sa transcription occupe à elle seule plusieurs lignes) concerne

le rapport établi entre la sage-femme et l'infirmière à l'hôpital, qui a donné lieu à un affrontement de leurs positions respectives sur la conduite de l'accouchement.

Le *pattern* qui vient d'être exposé se répète au cours de la réunion dans un deuxième compte rendu d'intervention, comme le montre l'extrait 2.

Encore une fois la stagiaire est brièvement, mais fréquemment interrompue par la préceptrice (aux tours 3 et 7), pour n'avoir pas donné d'emblée des précisions techniques qui permettraient aux collègues de comprendre les raisons de ce qui s'est passé. Et encore une fois, la stagiaire a oublié de mentionner dans sa relation un événement clé, que la préceptrice raconte ici en 24, événement qui explique pourquoi le transfert à l'hôpital, qui avait été envisagé, n'a finalement pas été jugé nécessaire. L'oubli de la stagiaire est clairement explicité par sa réaction au tour 25 (le « Ah oui c'est vrai », qui chevauche le récit de la préceptrice). La stagiaire ne reprend pas la parole après cette admission de son oubli et comme dans le cas précédent, c'est la préceptrice qui achèvera le compte rendu (dont la fin n'est pas transcrite ici).

Dans les deux cas de compte rendu dont il est question, l'analyse de la forme que prend l'interaction permet de mettre au jour plusieurs éléments intéressants. D'abord, il y a clairement un (petit) raté de l'intercompréhension, en ce sens qu'il apparaît que la stagiaire ne produit pas le compte rendu attendu dans les circonstances, compte rendu qui doit faire état des seules particularités du cas (et de toutes ses particularités). Mais ce qui mérite l'étiquette de « particulier » fait partie du savoir implicite des sages-femmes et l'identité professionnelle est acquise quand la sélection des éléments particuliers correspond à celle des pairs sans qu'on ait besoin de l'explicitier.

En ce qui concerne la stagiaire, il est clair que cette identité n'est pas encore acquise, comme en témoignent les interruptions dont ses interventions sont l'objet. Leur nombre et leur motif indiquent le statut « inférieur » de l'étudiante dans la hiérarchie professionnelle. En effet, alors que les interruptions de pairs consistent le plus souvent en questions, elles ont la plupart du temps, dans les passages analysés, une visée « corrective ». Chaque fois, le défaut sanctionné par les interruptions tient à la mauvaise sélection des événements à rapporter. Les précisions techniques indiquent que les événements choisis par la stagiaire sont trop longuement relatés et, inversement, les événements sur lesquels revient la préceptrice et qui lui semblent importants avaient été passés sous silence par l'étudiante.

Extrait 2

Tour	L ^{eur}	Transcription	Commentaire
1	Direct. :	OK il y a tu d'autres accouchements ?	
2	Stagi. :	Oui j'en ai un autre : premier bébé une femme de 28 ans : que : elle elle a accouché à 41 [semaines] et 6 [jours] fait que disons qu'on a clenché [accélééré] un petit peu la machine elle a pris des Actées pendant trois jours finalement elle a pris une Doricin	
3	Précep.:	Deux fois	<i>Interruption : on rectifie</i>
4	Stagi. :	[...] et puis finalement à la sortie du placenta bien : ça s'est mis à pisser	
5	S.F. :	Ça contractait pas.	
6	Stagi. :	Exactement donc une hémorr[agie	
7	Précep.:	[Placenta antérieur	<i>interruption : précision technique</i>
8	Stagi. :	Euh donc. Elle a eu deux Syntos [...] [...]	
18	S.F. :	Elle a été transférée au [hôpital X] ?	
19	Précep.:	Non non [non	
20	Stagi. :	[Non On l'a pas transférée [on l'a gardée ici	
21	S.F. :	[Ah OK ah !	
22	Précep.:	Non non pas de transfert	
23	S.F. :	Pas de transfert Eh ! [<u>Ho</u> !	
24	Précep.:	[Non non la particularité c'est qu'un moment donné euh elle voulait faire ça : mais il avait un (circulaire) le bébé [mais finalement il passait pas parce qu'il fallait passer ses épaules	<i>Ajout de l'info qui aurait dû être donnée</i>

(Corpus « Maison de naissance 2003 », act.7)

Dans les deux comptes rendus analysés, il est très intéressant de constater que l'événement « oublié » par la stagiaire était lié à la délimitation du champ d'action de la sage-femme (qui oeuvre essentiellement en maison de naissance et ne s'occupe que des grossesses dites normales, qui ne présentent aucun facteur de risque particulier) par rapport à celui des autres professionnels de la périnatalité (médecins et infirmières), dont le fief est l'hôpital. Il s'agit d'événements éminemment représentatifs, d'une part, de la lutte que mènent les sages-femmes québécoises pour le respect de leur autonomie de pratique (les sages-femmes refusant la subordination à l'autorité médicale), d'autre part, du statut toujours précaire de leur profession, statut qui est actuellement en processus de consolidation, dans un contexte de quasi monopole détenu par les médecins. Il apparaît clairement que ces éléments de la conjoncture actuelle dans laquelle se trouve la profession font partie de « l'horizon d'attente » à partir duquel les sages-femmes évaluent la pertinence de ce qui est relaté au cours des comptes rendus d'intervention, et qu'ils font partie de ce savoir implicite constitutif de l'identité professionnelle et mobilisé dans l'interprétation d'énoncés tels que « allez retour sur les accouchements ».

Conclusion

Notre analyse du compte rendu d'intervention en milieu de travail illustre ce que peut faire émerger une attention particulière portée aux ratés de l'intercompréhension, dans le cadre d'une approche interactionnelle du discours. L'hypothèse que le « raté » laisse des traces analysables, et que ces traces permettent de saisir la non-coïncidence des interprétations que font les interlocuteurs de ce qui est attendu d'eux dans une situation quelconque, autant que de ce qui leur est dit, amène à penser que l'analyse de discours peut appréhender de manière empirique les représentations sociales, les identités, telles qu'elles s'actualisent dans l'exercice de la parole. L'empreinte et l'emprise du social sur le langage se donnent ainsi à voir d'une manière que les chercheurs en sciences du langage n'ont peut-être pas encore totalement exploitée. S'il est vrai que ce sont les individus qui font l'interaction, notre analyse contribue à démontrer une fois de plus qu'il est aussi vrai, jusqu'à un certain point, que c'est l'interaction qui fait les individus.

Conventions de transcription

La ponctuation est utilisée pour donner une idée de l'intonation. Lorsque aucun signe ou autre indication n'apparaît, les mots s'enchaînent sans aucune pause.

<u>Symbole</u>	<u>Interprétation</u>
'	Élision de sons ou de mots
:	Allongement de la voyelle ou pause vocalisée
.	Intonème terminal
,	Brève pause
(x sec.)	Indication de la durée d'une pause plus longue
?	Intonation clairement interrogative
!	Intonation clairement exclamative
()	Mots inaudibles
<x>	Signal <i>back-channel</i>
(xxx)	Mots dont la transcription est incertaine
[xxx]	Commentaire de l'analyste
[...]	Passage coupé
A : xx[xxx	Chevauchement de la parole de deux interlocuteurs.
B : [xxx	

Abstract

Following a brief background of the interactional paradigm in language sciences, our purpose in this article is to demonstrate the usefulness of an interactional analysis anchored in the discursive traces left by "intercomprehension failures." A failure of this kind reveals the non-coincidence between interlocutors' expectations as well as the non-coincidence of their interpretation of what is said to them in a given situation. Two reports of intervention produced during a work meeting in a Québec birthing centre are analyzed. The results show that the intercomprehension failure in this situation results because the speaker who produced the reports – a student midwife – does not possess the implicit knowledge shared by the official midwives and consequently fails to adequately select the elements that should figure in the report. This incomplete appropriation of implicit knowledge is the mark of a professional identity in the process of its acquisition.

Keywords: Interaction, discourse, conversational analysis, interpretation process, professional identity, implicit knowledge.

RÈfÈrences

- AUCLIN, A. *Analyse du discours et bonheur conversationnel. Cahiers de linguistique française*, [S.l.], v. 11, p. 311-328, 1990.
- AUSTIN, J. L. *How to do things with words*. Oxford: Oxford University Press, 1962.
- BAKHTINE, M. *Marxisme et philosophie du langage*. Paris: Minuit, 1977.
- BROWN, P.; LEVINSON, S. C. *Politeness: some universals in language use*. Cambridge: Cambridge University Press, 1987.
- DREW, P.; HERITAGE J. (Ed.). *Talk at work: interaction in institutional settings*. Cambridge: Cambridge University Press, 1992.
- ENDE, J.; POMERANTZ, A.; ERICKSON, F. *Preceptor's strategies for correcting residents in an ambulatory care medical setting. Academic Medicine*, [S.l.], v. 70, p. 224-229, 1995.
- ERICKSON, F. *Appropriation of voice and presentation of self*. In: SARANGI, S.; ROBERTS, C. (Ed.). *Talk, work and institutional order: discourse in medical, mediation and management settings*. Berlin: Mouton de Gruyter, 1999. p. 109-141.
- FILLIETTAZ, L. *La parole en action: éléments de pragmatique psycho-sociale*. Québec: Éd. Nota Bene, 2002.
- GARFINKEL, H. *Studies in ethnomethodology*. Englewood Cliffs: Prentice Hall, 1967.
- GOFFMAN, E. *Behavior in public places: notes on the social organization of gatherings*. New York: Free Press, 1963.
- _____. *Interaction rituals: essays on face to face behavior*. New York: Anchor Books, 1967.
- GOFFMAN, E. *The presentation of self in everyday life*. New York: Doubleday, 1959.
- LAFOREST, M. *Family speak*. In: BROWN, K. (Ed.). *Encyclopedia of language and linguistics*. 2. ed. Oxford: Elsevier, 2005. v. 4, p. 429-430.
- _____. *Le back-channel en entrevue*. Québec: CIRAL, Université Laval, 1992.
- _____. *Scenes of family life: complaining in everyday conversations. Journal of Pragmatics*, [S.l.], v. 34, n. 10-11, p. 1595-1620, 2002.
- _____. (Ed.). *Le malentendu: dire, mésentendre, mésinterpréter*. Québec: Éditions Nota Bene, 2003.
- LAFOREST, M. ; VINCENT, D. *Incompréhension et malentendu: deux manifestations de la co-construction du sens. Langues et linguistique*, [S.l.], v. 25, p. 111-144, 1999.

REGROUPEMENT LES SAGES-FEMMES DU QUÉBEC. Philosophie de la pratique sage-femme. Pochette de présentation du RSFQ, 1997.

ROULET, E.; FILLIETTAZ, L.; GROBET, A. *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*. Berne : Peter Lang, 2001.

ROULET, E. et al. *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne: Peter Lang, 1985.

SACKS, H. *Lectures on conversation*. Oxford: Blackwell, 1992. v. I, II.

_____. Sociological description. *Berkeley Journal of Sociology*, Berkeley, v. 8, n. 1, p. 1-16, 1963.

_____; SCHEGLOFF, E. A.; JEFFERSON, G. A simplest systematics for the organization of turn-taking in conversation. *Language*, [S.l.], v. 50, n. 4, p. 696-735, 1974.

SCHEGLOFF, E. A. Sequencing in conversational openings. In: GUMPERZ, J. J.; HYMES, D. (Ed.). *Directions in sociolinguistics*. New York: Holt, Rinehart and Winston, 1972. p. 346-380.

_____; JEFFERSON, G.; SACKS, H. The preference for self-correction in the organization of repair in conversation. *Language*, [S.l.], v. 53, p. 361-382, 1977.

SCHÜTZ, A. Sens commun et interprétation scientifique de l'action humaine. In: _____. *Le chercheur et le quotidien: phénoménologie des sciences sociales*. Paris: Méridiens Klincksieck, 1987.

TROGNON, A. La fixation de l'interprétation des énoncés dans l'interaction conversationnelle. In: VERGNAUD, G. (Ed.). *Les sciences cognitives en débat*. Paris: CNRS, 1991. p. 207-218.

_____; BRASSAC, C. L'enchaînement conversationnel. *Cahiers de linguistique française*, [S.l.], v. 13, p. 76-107, 1992.